

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Etranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

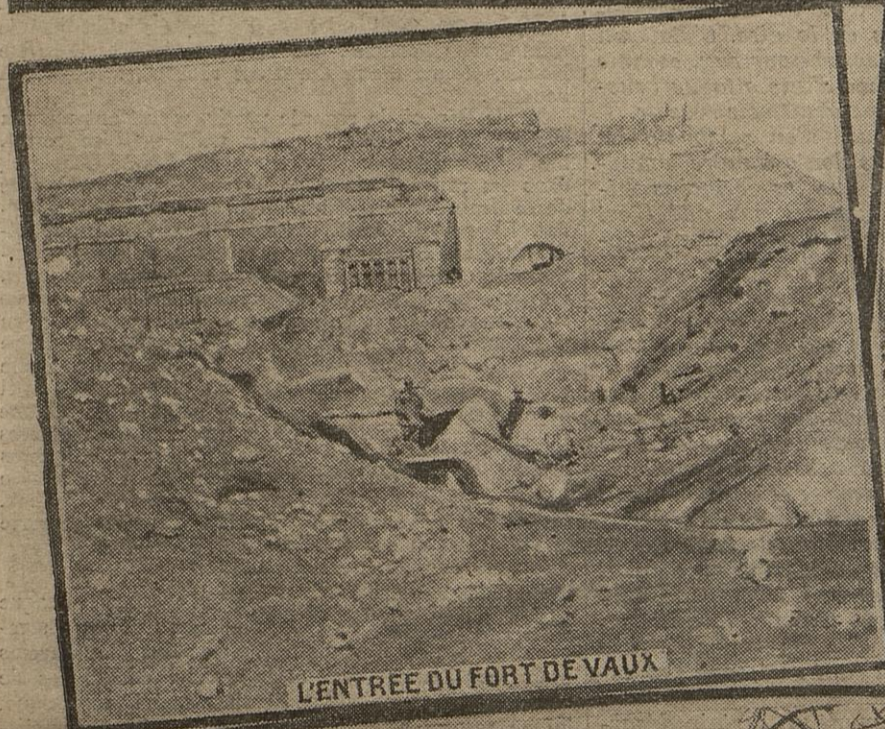
Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

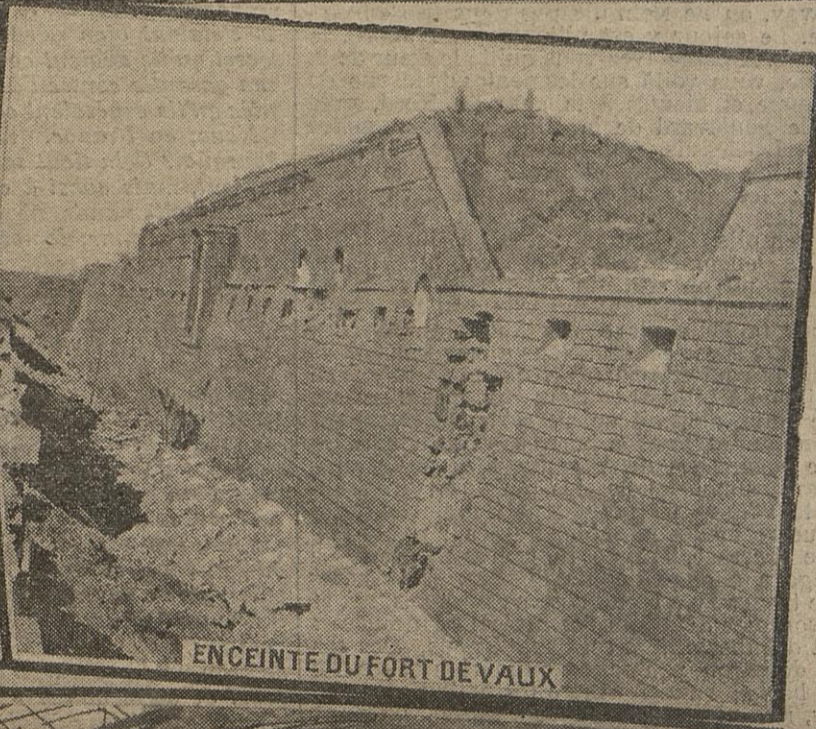
REPRISE DU FORT DE VAUX



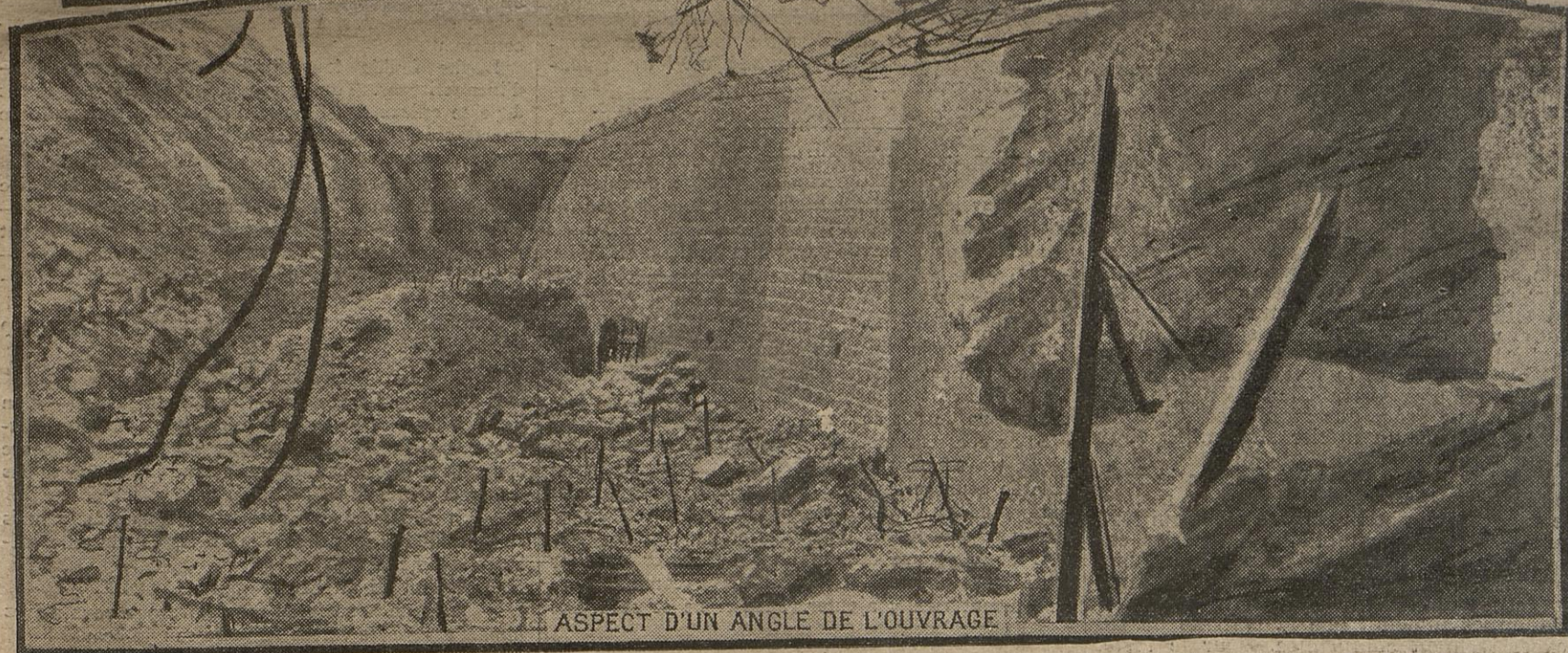
LE FORT VU DU SUD-EST.



L'ENTREE DU FORT DE VAUX



ENCEINTE DU FORT DE VAUX



L'ASPECT D'UN ANGLE DE L'OUVRAGE

La prise du fort de Vaux, annoncée hier par le communiqué officiel de quinze heures, complète excellentement l'admirable exploit réalisé le 24 octobre par les troupes du général Mangin. L'action terrible de nos grosses pièces d'artillerie, entre autres celle de nos obusiers de 400, a, cette fois, rendu la position si intenable que l'ennemi a préféré l'évacuer sans combattre ; aussi nos soldats ont-ils occupé le fort sans subir aucune perte. (Clichés Section photographique de l'Armée et Illustration.)

Journal d'un neutre

Dans tous les coins de Paris se voient, comme chacun sait par expérience, des pancartes où il est écrit :

TAISEZ-VOUS! MÉFIEZ-VOUS!
Des oreilles ennemies vous écoutent!

Là se reconnaît la grâce française, avec le goût des expressions mitigées par courtoisie. Tout malin qui lit entre les lignes sait bien que signifient ces oreilles et l'épithète « ennemies » accolée. Je tranche: il s'agit d'espions; mais le galant Français recule à les désigner par leur nom, crainte qu'ils ne se formalisent: on ne saurait davantage raffiner.

Ils ne mettent pas de ces gants, en Allemagne: il fallait s'y attendre. Partout, m'a-t-on dit, s'étale le *Danger d'espions*, en propres termes, ainsi qu'en toutes et grosses lettres.

Outre la grossièreté, ceci n'a pas de raison d'être. Je doute fort qu'il subsiste en Allemagne des espions. En France, je ne jurerais pas. Certaines lettres anonymes que je reçois, chaque fois que je me laisse aller à dire en compagnie: « De jour en jour devient la neutralité de Schaezli bienveillante à l'égard des Alliés » — et puent ces lettres le Boche d'une liene (je m'y connais) — ces lettres, qui sont le sujet de ma phrase — je souhaite que vous ne l'avez pas oublié après si longtemps et quatre incidences — ces lettres m'inclinent à soupçonner que Paris n'est pas entièrement nettoyé d'espions.

Supposé que le soit Berlin, est-ce à dire qu'on y doit renoncer au système avertisseur des pancartes? Non, de par le vieux Dieu! Mais toute autre rédaction serait congruente.

Celle-ci proposerai-je :

TAISEZ-VOUS TRANQUILLES!
TENEZ VOS BOUCHES!

Tous ne sont pas ceux qui vous écoutent complètement idiots!

Utile conseil! L'Allemand ne tient pas, en effet, sa bouche, ni en bas, ni au sommet de la hiérarchie. Il a, depuis plusieurs semaines, des accès de loquacité; et comme, c'est une chance, il parle pour ne rien dire, ou débiter des sottises, charité commande de l'avertir que tous ses auditeurs, à l'extérieur du moins, ne sont pas des sots. Maintenant, je m'excuse de parler s'ils seront à même de tenir compte de l'avis: ne forçons pas notre talent.

Je citerai deux exemples, sans plus, de leur intempérance de langage; et je commencerai par en bas, pour remonter.

J'appelle bas de l'échelle la *Gazette de Francfort*, qui, épilouant sur la victoire de Douaumont, dit: « Les Français seraient bien empêchés d'énumérer un quelconque butin, et cela cause grande déception en France. »

Du communiqué français, même jour: « Prisonniers: six mille onze, dont officiers, cent trente-huit! En une seule journée, cinq gros canons, dix moindres, cinquante et un de tranchée, cent quarante-quatre mitrailleuses! Postes de télégraphie, fusils, obus et grenades pour mémoire. »

Touche!

Voilà une riposte, j'espère!

Et de l'autre, voilà une gaffe!

A en faire souvent de telles, ils rendront aux rieurs impossible la neutralité.

Malheureusement, l'exemple, comme j'ai déjà dit, vient de haut. Je ne fais pas aujourd'hui allusion à Sa Majesté, mais à M. le maréchal de Hindenburg.

Ils le mettent un peu trop à toutes les sauces: nécessité fait loi. Cet illustre soudard n'a-t-il point placé l'emprunt, comme un simple Schaezli ses marchandises? Ensuite, il écrit par procuration dans les journaux. Dangereux!

J'ai lu attentivement, avec toute la considération due, son dernier interview, et je ne cacherai pas à Son Excellence que je n'ai pas été satisfait, bien que je sois bon public.

Nul ne s'étonnera qu'elle témoigne Sa confiance en l'issue. Si Elle Se méfiait, Elle n'aurait pas la naïveté de le dire; Elle dirait encore le contraire; et je me demande si, vu cette clause de style, mieux ne vaudrait pas ne rien dire du tout. Mal tournée, du moins, la déclaration que « la situation ne saurait être meilleure »; car cela ne veut pas dire qu'elle soit bonne. Après tout, il y a peut-être là une note de franchise: une fois n'est pas coutume.

Mais j'ai surtout apprécié (à qui perd gagne) ces deux truismes, que la guerre se dénouera sur le front occidental, à moins qu'elle ne se dénoue sur le front oriental ou sur un autre, et que, de toute manière, elle finira quand elle prendra fin.

De même était M. de La Palice encore en vie un quart d'heure avant sa mort. Je ne crois pas faire injure à M. le maréchal par ce rapprochement, vu que le seigneur de La Palice fut homme de guerre considérable, se distingua durant les guerres d'Italie sous Charles VIII, Louis XII et François I^{er}. S'il ne se distingua plus après la bataille de Pavie, c'est qu'il y fut tué, en 1525; et l'on doit s'insérer en faux contre la chanson qui, injustement, le présente comme le prototype du colonel Ramollot.

P. e. c. :

NOUS AVONS REPRIS LE FORT DE VAUX

Les Allemands, écrasés par notre artillerie, n'ont même pas tenté de nous en disputer l'accès.

La victoire italienne sur le Carso

Dans la journée d'hier, sous la violence de notre bombardement prolongé depuis plusieurs jours, et sans attendre l'attaque de notre infanterie dont la pression se faisait de plus en plus étroite, L'ENNEMI A EVACUE LE FORT DE VAUX. Au cours de l'après-midi, de très fortes explosions ont été observées dans le fort. A la nuit, notre infanterie, qui s'était rapprochée à très courte distance, a occupé cet important ouvrage sans aucune perte. La ceinture des forts extérieurs de Verdun est maintenant rétablie dans son intégrité et solidement tenue par nos troupes. (Officiel.)

Depuis la nuit dernière, nos troupes ont réoccupé le fort de Vaux, tombé au pouvoir de l'ennemi le 7 juin, après une résistance mémorable. Celle des Allemands n'aura pas été d'aussi longue durée. Avant-hier déjà l'état-major prussien annonçait en ces termes l'évacuation de l'ouvrage: « Les Français ont dirigé un feu de destruction intense contre le fort de Vaux, qui a été évacué pendant la nuit par nos troupes. »

Le fait était exact. Quelques coups bien ajustés de notre canon de 400 avaient déterminé dans le fort de grands ravages, et finalement une explosion meurtrière que le silence avait suivie. Notre infanterie, dont les lignes n'étaient pas à plus de quatre cents mètres, attendait le moment de s'élançer. Un chef



LE GENERAL MANGIN

deux causes n'agiront pas toujours: le projet évident de l'état-major ennemi est de se retourner contre nous quand une solution aura été obtenue dans les Balkans, et l'Allemagne a pris toutes ses mesures pour parer à l'insuffisance momentanée de ses fabrications. Mais il ne dépend que de nous de garder la supériorité que nous détenons aujourd'hui, et de l'augmenter de telle sorte qu'elle se manifeste sur des fronts de plus en plus étendus.

Sur le Carso, le succès de l'offensive italienne s'est étendu au nord de Lokvilza jusqu'aux monts Veliki Hribach, Pocinka et à la cote 308, à l'est de ce dernier, au sud jusqu'aux tranchées établies le long de la route d'Oppacchiasela à Kostanjevitza. Cette progression considérable déborde les positions ennemies qui tiennent encore dans la région côtière le long de la route de Brestovizza. De nouveaux progrès de nos alliés sont donc à prévoir, non pas immédiats, mais assurés, grâce à la méthode excellente dont a toujours fait preuve l'état-major italien en son offensive.

Jean Villars.

Leur défense et la nôtre

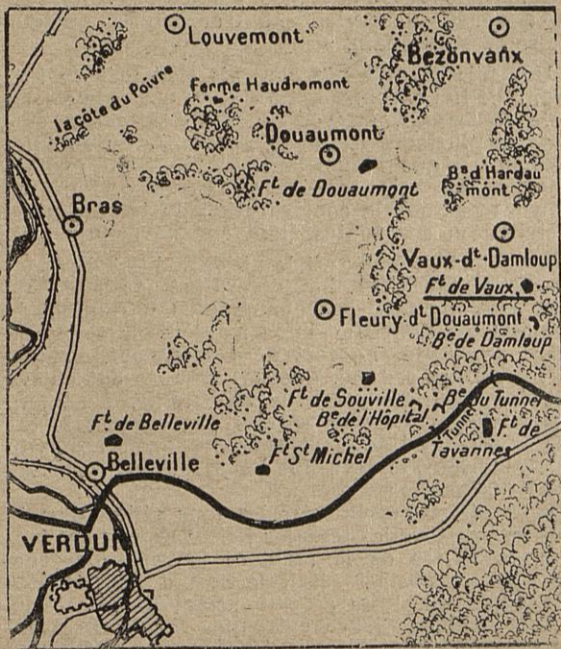


LE COMMANDANT RAYNAL

chef de la garnison du fort de Vaux, fut fait prisonnier à la suite d'une héroïque résistance qui lui valut la croix de commandeur de la Légion d'honneur

Nos troupes ont reconquis le fort de Vaux sans opposition de l'infanterie ennemie. L'assaut des obus avait suffi. Tout autre avait été la résistance française.

Au commencement du mois de juin, les Alle-



énergique entre tous la fit patienter cependant. Durant la journée de jeudi, de violentes explosions étaient de nouveau constatées dans l'enceinte abandonnée, sans que cette fois notre artillerie y fût pour rien. Notre prudence était donc justifiée, et a trouvé sa récompense: le soir venu, nous pouvions nous établir dans le fort en toute sécurité.

La prise du fort de Vaux rétablit la ceinture extérieure des forts de Verdun, dans le seul secteur où elle avait été atteinte. C'est pour l'ennemi la perte définitive de la bataille engagée par lui en février dernier, avec l'espoir avoué d'emporter la place, qualifiée pour la circonstance de « cœur de la France. »

Ce beau succès de notre artillerie marque aussi une date dans l'histoire de la guerre, car c'est la première fois que la préparation se confond avec l'action et suffit à décider du sort de la bataille. Aucun assaut n'a été nécessaire. Nos obus de gros calibre ont rendu la position intenable; ce qui restait de la garnison l'a abandonnée; dès lors, nous étions maîtres du terrain; nous l'avons occupé à notre heure, sans y laisser un seul de nos soldats. C'est là un résultat admirable, que nous aurons à prendre comme modèle pour toutes les batailles de l'avenir. Nous le devons à la supériorité considérable que possède en ce moment notre artillerie dans la région de Verdun. Cette supériorité s'explique elle-même par deux causes. Depuis le mois de juillet, la consommation de munitions et de matériel a dépassé les prévisions de l'ennemi, et des prélèvements importants ont été faits sur le front occidental pour armer les corps expédition-

LA PROPORTIONNALITÉ DES SACRIFICES

I

J'ai exposé à maintes reprises l'importance qu'il y avait à établir entre alliés « la proportionnalité des sacrifices ». S'il est un mot, mieux, une pensée qui ait trouvé de l'écho en ces derniers mois, c'est bien cette expression, cette idée même.

Ne voyons pas dans les commentaires qui l'ont accompagnée l'indice d'une sorte de calcul égoïste de notre pays et la recherche d'un dosage dans l'holocauste offert à la cause commune : mais à un certain degré d'intensité de sacrifices, le mot semble bien répondre à une véritable nécessité. Chacun sait que si la France moissonne la gloire à foison, elle a payé son dur labeur d'un arrêt presque complet de toute sa vie économique, et, par suite, de gêne et de privations. Elle a fait de son corps un rempart derrière lequel ses alliés ont pu préparer et forger leurs armes.

Ses pertes sont sérieuses, son sang a coulé à flots. Nous dirons la tâche grandiose qu'elle a remplie.

Parler, maintenant, de proportionnalité des sacrifices, c'est demander que l'unité d'action entre alliés aboutisse à une répartition équitable des effectifs mobilisés ou mobilisables, en tenant compte d'ailleurs des ressources propres à chaque pays. Comment les utiliser ? C'est ce que j'exposerai à la fin de cette étude. Pour l'instant, je tente d'examiner, ici, ce qu'a donné l'effort national de chacun des pays alliés et ce que chacun peut faire encore pour porter sa participation à la guerre au même degré d'abnégation et d'héroïsme. Il pourra résulter de cet examen, je l'espère du moins, qu'une exacte justice soit rendue à chacune des nations amies. Nous ne risquerons plus d'égarer nos sollicitations et nos rappels, au nom d'ailleurs de l'intérêt commun ; nous ne les adresserons qu'à celles qui peuvent véritablement accroître encore leur part d'activité pour se mettre au niveau de celle que nous avons fournie.

Je ne connais pas, pour ma part, d'effort plus grand, plus méritoire jusqu'à ce jour, que celui de la Grande-Bretagne, car il n'est aucun de nos alliés qui, parti de si faibles moyens militaires, ait abouti en deux années à d'aussi prodigieux résultats.

En cette terre de France conquise et horriblement meurtrie où se déroulent actuellement de nouveaux faits d'armes, tout atteste la force incomparable de l'offensive anglaise et des moyens militaires qu'elle a pu mettre en œuvre. Si l'on se reporte par la pensée aux efforts accomplis pour obtenir ces premiers résultats, on reste confondu d'admiration véritable.

J'ai déjà dit bien des fois tout ce qu'il y avait de singulier dans l'élan de ce peuple que son passé, ses traditions les plus anciennes, sa position géographique et la nature de son activité industrielle pouvaient éloigner de nos conflits continentaux.

L'immense usine anglaise, associée jadis à une immense maison d'exportation, n'allait-elle plus alimenter que la guerre, et, après avoir répandu la prospérité, consentir à propager la mort ? Des midlands brouillés de suie qui répandaient chaque année sur le monde dix millions de tonnes de fonte, allait-on voir surgir, pour des besoins de dévastation et de ruine, un fleuve d'acier ? Le Lancashire, le Yorkshire allaient-ils transformer leurs champs d'ajoncs, l'Ecosse ses vertes campagnes en terrains d'exercice pour des milliers de recrues ; les plus grands débarcadères du monde servaient-ils à entasser sur leurs quais plus de munitions que de balles de coton ?

La pluie d'or répandue sur l'Angleterre allait-elle se changer en un nuage de sang ?

Ce miracle s'est accompli.

Le peuple anglais a consenti joyeusement le sacrifice de ses richesses. Il y a quelques jours à peine le premier ministre britannique donnait l'expression financière de ce merveilleux effort lorsqu'il faisait défiler sous les yeux du Parlement anglais les chiffres du budget : 34 milliards de francs de dépenses pour l'exercice 1916-1917 ; 79 milliards depuis le début des hostilités ! La fortune acquise abandonne à l'Etat plus du quart de ses revenus.

Mais l'armée ! Quel effort n'a-t-il pas fallu pour lui faire atteindre ses proportions actuelles ? Une volonté froide et scientiste, une ténacité, une prévoyance merveilleuses lui ont donné la force et l'armature désirables.

On sait ce qu'était la vieille armée professionnelle de l'Angleterre. Elle se composait de deux éléments : des troupes de métier, aguerries, disciplinées, composées d'engagés volon-

naires qui y avaient accès de dix-huit à vingt-cinq ans, constituaient l'armée régulière ; l'autre élément, l'armée territoriale, était une sorte de milice, de création récente, dont les soldats n'étaient assujettis qu'à des périodes d'instruction. Les chiffres que nous possédons sur cette force militaire sont assez incertains, mais en évaluant les contingents réguliers à 230,000 hommes, et l'armée territoriale à 260,000, nous serons assez près de la vérité. Au total, la Grande-Bretagne disposait de moins de 500,000 hommes ; elle armait un soldat par quatre-vingts habitants.

Aussi, aux premiers jours du conflit, l'Angleterre ne put-elle envoyer sur le continent que quatre divisions : 80,000 hommes. C'est cette armée qui disparut avec la chute de Mons, la retraite et la bataille de la Marne, et la bataille d'Ypres.

Derrière elle, une armée immense a surgi.

Le 7 août 1914, le Parlement anglais votait des crédits pour une armée de *cing cent mille hommes*, et, le 10 septembre 1914, pour une nouvelle armée d'un *million d'hommes*. Dès octobre de cette même année 1914, le chiffre des volontaires atteignait *sept cent cinquante mille* ; six mois après il était de *deux millions* ; le 15 septembre 1915, lord Kitchener se flattait, non sans fierté, de disposer de *trois millions de volontaires* ; le 25 décembre 1915, le budget prévoyait un *nouveau million* de recrues.

Voilà des chiffres éloquentes ! Tout un peuple, *countrymen* et *citymen*, s'est levé. Héritiers des plus grands noms, *cockneys* de Londres, fils aînés héritiers de pairies, noblesse campagnarde, classes libérales, intellectuels, marchands, filateurs, mineurs, ouvriers, tous se sont faits soldats, et soldats enthousiastes. Ils ont formé spontanément la nouvelle armée.

Ce n'est qu'après l'enrôlement de quatre millions de volontaires que la Chambre des Communes a voté le bill sur le service militaire obligatoire qui appelle sous les drapeaux tous les citoyens d'Angleterre et d'Ecosse âgés de dix-huit à quarante et un ans. A l'heure actuelle les plus jeunes soldats anglais ont dix-neuf ans, les plus âgés en ont quarante et un. Si l'on note que l'Irlande, non assujettie au bill, a fourni une contribution plus limitée que le reste de la Grande-Bretagne (157.000 volontaires), on admire d'autant plus le puissant effort des deux provinces anglaises.

Avant la guerre, elles avaient un soldat par quatre-vingts habitants ; elles comptent aujourd'hui un soldat par moins de dix habitants.

Certes, parmi les mobilisables il existe de nombreux exemptés dont l'exemption ne se rattache à aucune inaptitude au métier militaire, mais aux besoins économiques, et, parfois même, à des convenances personnelles dont les tribunaux se sont montrés respectueux jusqu'à l'exagération. Il est vrai que les pouvoirs publics et l'administration militaire s'efforcent de récupérer un nombre considérable de ces exemptés d'un caractère un peu spécial ; déjà, également, on envisage la nécessité de prolonger au delà de quarante-deux ans l'âge de la mobilisation, resté à un niveau assez bas. Quand nos alliés auront achevé cette tâche, ils

seront bien près d'avoir accompli un effort comparable au nôtre.

Mais ce n'est pas seulement Tommy aux yeux bleus que l'on voit grandir, prendre de l'embonpoint et de la carrure, devenir colosse et regarder de haut le camarade de la première année de guerre qui lui vient à la cheville. Il faut à ce Tommy, qui absorbe aisément avec son thé du matin six œufs durs, une ration plus confortable encore de cartouches, de balles et d'obus. L'armée de l'arrière qui, dans les usines anglaises, fore les canons, fabrique les obus, les fusils, les mitrailleuses, est aujourd'hui de trois millions et demi d'individus, dont quatre cent mille femmes.

Leur travail ne connaît, comme celui de nos ouvriers, aucun répit, pas même celui du dimanche, consacré par les traditions anglaises à un repos jadis absolu. Aussi le résultat de leur labeur est-il prodigieux !

L'Angleterre fabrique actuellement, en trois semaines, autant de munitions pour ses canons de 77 qu'elle en fabriquait en douze mois en 1915 ; autant de munitions pour howitzers de campagne, en deux semaines, qu'elle en livrait alors en un an ; autant en onze jours qu'elle tournait, en un an, d'obus de moyen calibre ; autant en quatre jours qu'elle en façonnait, en un an, de gros calibre.

Chaque semaine il passe d'Angleterre en France l'équivalent de tout le stock de munitions du pays avant la guerre !

De même des canons : il en est fabriqué en quinze jours autant que l'Angleterre en possédait sur terre en juin 1915. Il faut multiplier par dix-huit le nombre des mitrailleuses fabriquées par mois l'année dernière ; la production des fusils et des cartouches a triplé, et c'est par soixante-six qu'on doit multiplier la quantité des explosifs qu'elle livrait à l'armée l'année passée. Notre alliée travaille en outre pour nos amis les Russes et elle envoie à la France et à l'Italie de l'acier et vingt-deux millions de tonnes de houille.

Résumons d'un mot la situation : tout ce qui se fabrique en Angleterre d'août 1914 au 1^{er} juin 1915 n'aurait pas suffi à alimenter le bombardement sur la Somme pendant un seul jour. Or, depuis trois mois, le bombardement anglais continue, martelant, « pilonnant », forant, ensevelissant sous les tranchées l'ennemi épouvanté. Aussi longtemps qu'il sera nécessaire, ce bombardement sera désormais alimenté avec la même profusion.

L'énergie, la persévérance anglaises ont pris d'autres formes encore. A ces vertus, jointes à celles de nos admirables soldats, est due l'atteinte profonde portée, comme le disait récemment M. Asquith, au moral et au prestige allemands. Demain la victoire, comme aujourd'hui l'épreuve, nous trouvera unis. Sur le sol où le soldat anglais a si généreusement versé son sang, les nôtres éternellement porteront leurs fleurs.

Henry Paté,

Député, rapporteur de la commission de l'armée.

M. Henry Paté traitera demain de l'effort italien et de l'effort russe. Il tracera ensuite le tableau de l'effort français.

BÉNÉDICTINE

« La Grande Liqueur Française »
TONIQUE - DIGESTIVE

Une fois n'est pas coutume --- hélas !



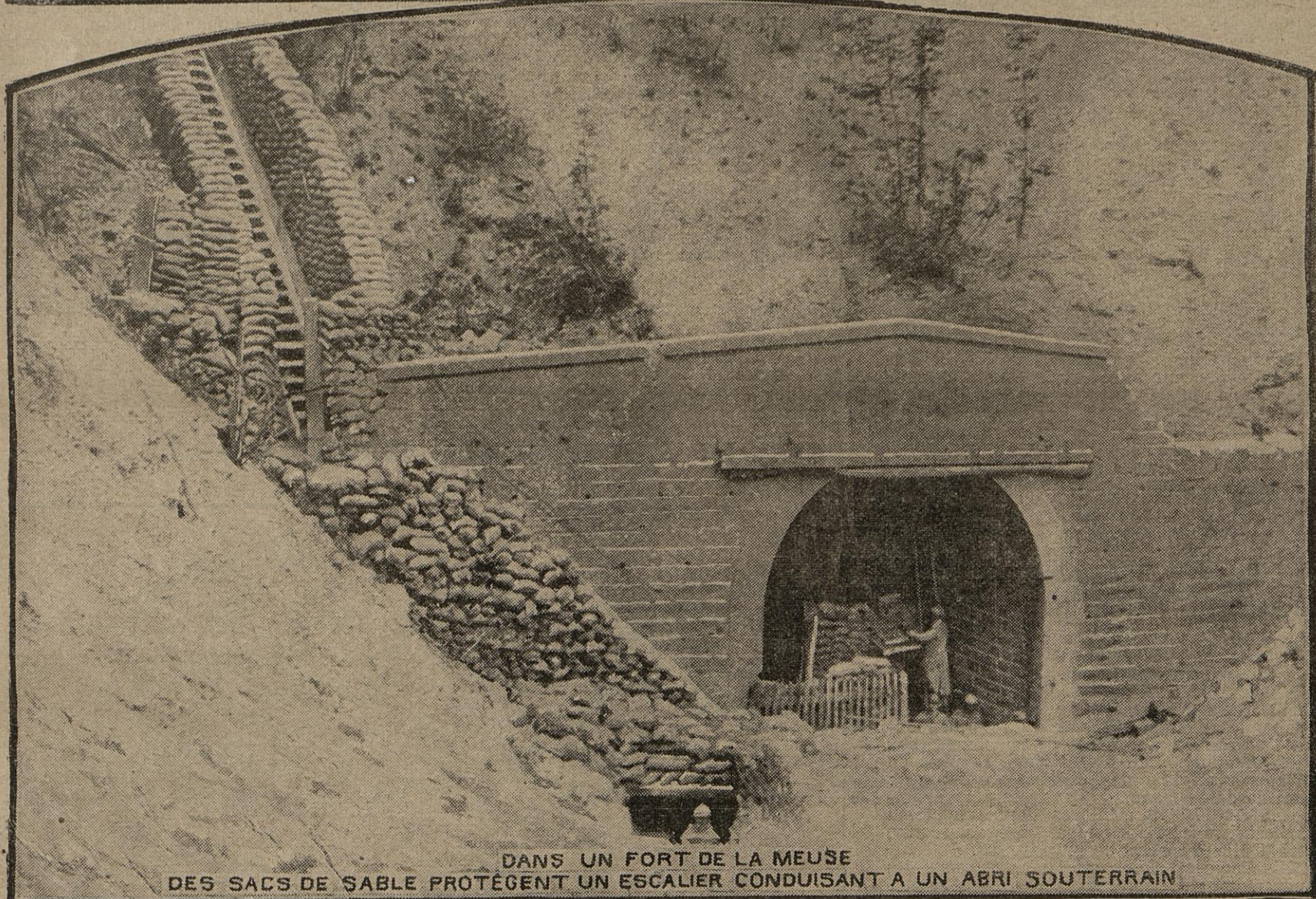
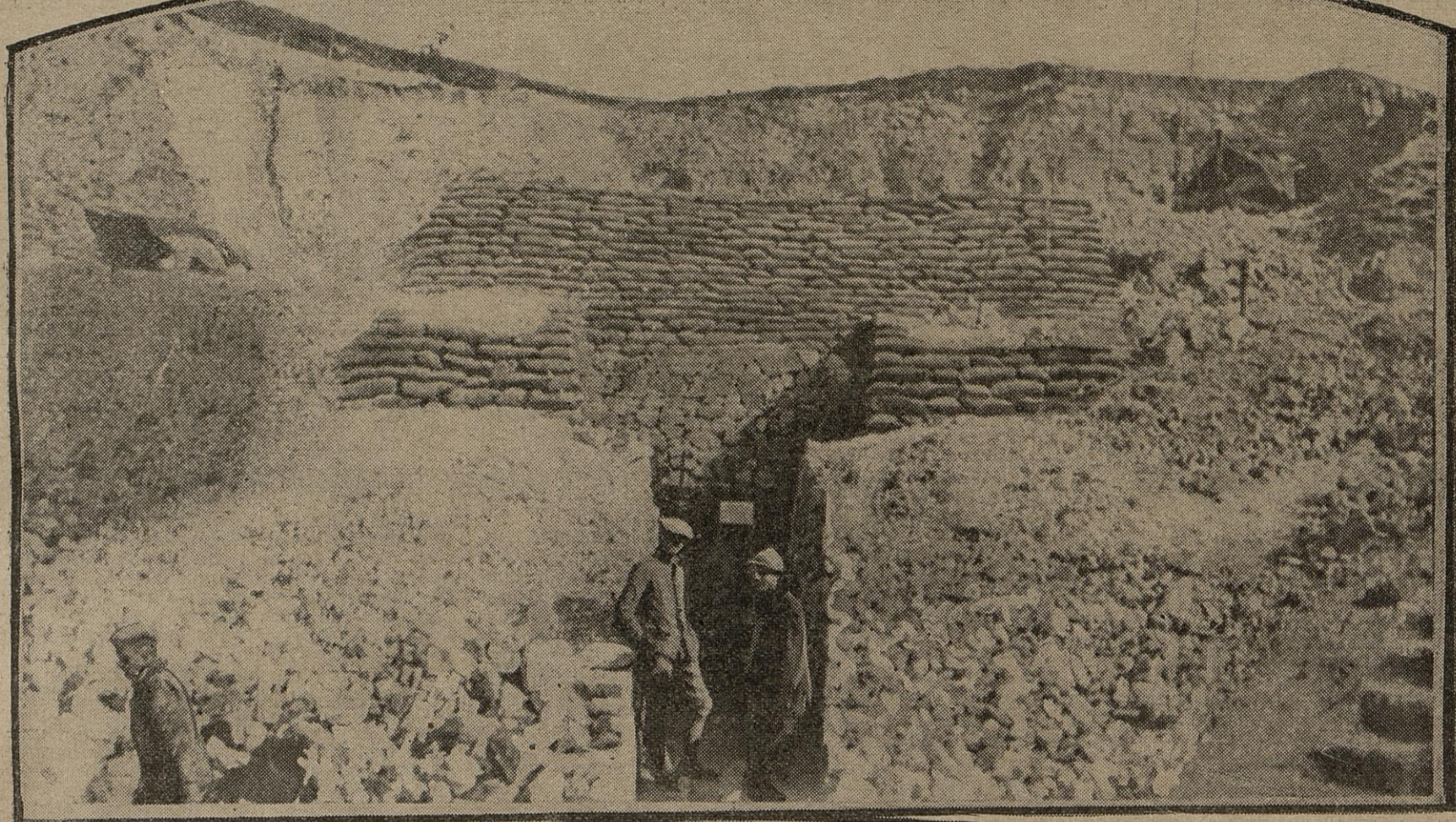
« Le feu de notre artillerie ayant forcé les Allemands à évacuer le fort de Vaux, nos soldats y sont entrés sans subir aucune perte. » (LES JOURNAUX.)

— Y a pas à dire : aujourd'hui, c'est une balade !

(Angeli.)

L'adaptation de nos forts à la guerre moderne

UN ABRI BLINDÉ SERVANT DE RÉSERVE A MUNITIONS



DANS UN FORT DE LA MEUSE
DES SACS DE SABLE PROTÈGENT UN ESCALIER CONDUISANT A UN ABRI SOUTERRAIN

La prodigieuse artillerie que cette guerre a mise en usage imposa dès les premiers temps la création de dispositifs de défense pour la protection des ouvrages d'art militaire que l'on pensait les plus invulnérables. Nos soldats ont donc modifié profondément l'agencement des forts par tout un système de constructions aussi variées qu'ingénieuses, aussi tutélaires que résistantes. On voit ici deux aspects de ces travaux photographiés dans une de nos citadelles de l'Est.

DERNIÈRE HEURE

Les Roumains reprennent deux sommets des Alpes transylvaines

LEUR SUCCÈS SE POURSUIT DANS LA VALLÉE DE JIUL

BUCAREST, 3 novembre. — A la frontière occidentale de la Moldavie, situation inchangée.

Dans la vallée de Buzeu, nous avons attaqué et occupé les monts Siriul et Taturamic.

A Table Butzi, nous avons progressé au delà de la frontière.

A Predelus, la situation est sans changement.

Dans la vallée de Prahova, violentes attaques ennemies contre notre aile gauche. Nous avons maintenu nos positions.

Dans la région de Dragoslavele, patrouilles et escarmouches et bombardement sans grande importance.

A Vest de Volt, le combat continue violemment sur tout le front.

A l'ouest de Jiul, notre poursuite continue. Nous avons capturé à nouveau quatre canons et un matériel de guerre important.

A Orsova, rien de nouveau.

Sur le front sud, situation inchangée.

Un ordre du jour du roi de Roumanie

BUCAREST, 3 novembre. — Le roi de Roumanie vient de faire publier l'ordre du jour à l'armée suivant :

« Après sept semaines de guerre, pendant lesquelles vous avez tenu vaillamment tête à l'ennemi, la lutte se poursuit acharnée à la frontière du pays contre les armées de l'invasisseur allemand. J'estime de mon devoir de vous rappeler que la terre sacrée de notre cher pays fut toujours défendue avec honneur et bravoure par nos ancêtres qui mirent l'assaillant en fuite. J'attends donc de vous tous, mes soldats, que vous remplissiez votre devoir en défendant jusqu'à la dernière goutte de votre sang notre patrie menacée.

« Qu'aucune unité ne recule et qu'elle conserve à tout prix toutes ses positions. Partout où nous serons en force suffisante, que l'ennemi soit attaqué et repoussé. Toute position perdue devra être immédiatement contre-attaquée et reprise. Que les montagnes qui, après avoir servi de berceau à notre patrie, ont été depuis des milliers d'années son sûr bouclier, restent à jamais infranchissables aux hordes barbares. Soldats, je vous fais toute confiance, vous répondrez à ce que l'honneur et la patrie attendent de vous, vous contraindrez l'ennemi à céder devant votre bravoure, et la victoire sera vôtre. En avant avec l'aide de Dieu.

» Signé : Ferdinand. »

Les étapes de la victoire roumaine

BUCAREST, 3 novembre. — Voici des renseignements complémentaires concernant les luttes dans la région de Jiul, du 25 au 31 octobre :

Le 25 octobre, devant l'impétuosité des attaques ennemies, les troupes roumaines se sont retirées

sur la ligne de Bunibestli-Pajistea-Horez-Rushi-Valari-Dobritza. Les contre-attaques roumaines causèrent à l'ennemi de lourdes pertes.

Le 26 octobre, les troupes roumaines continuèrent leur retraite vers Turcineshti-Leseshte.

Le 27 octobre, les troupes roumaines contre-attaquèrent vigoureusement, repoussèrent l'ennemi et firent 61 prisonniers dont un officier.

Le 28 octobre, les troupes roumaines continuèrent leur énergie offensive ; l'ennemi se retire vers Schela-Horez-Rupi-Staneshni. Nous avons pris 10 officiers et 440 soldats bavarois, 20 mitrailleuses dont 16 complètes avec leurs chevaux, 3 canons, 2 batteries d'obusiers appartenant au 21^e régiment d'artillerie bavaroise. L'ennemi laissa sur le champ de bataille environ 1.000 morts.

Le 29 octobre, l'offensive continue ; nous poursuivons l'ennemi qui, rejeté dans le défilé, se retire en désordre. Nous capturons une mitrailleuse avec ses servants, un grand dépôt de munitions et un important matériel de guerre.

Le 30 octobre, l'ennemi est en pleine retraite vers le nord.

Le 31 octobre, l'ennemi est obligé de reculer entre Guneni et Balta.

Le communiqué russe

PÉTROGRAD, 3 novembre (communiqué du grand état-major). — Sur le Stockhod, dans la région de Vitonej et de Alexandrovka, les combats continuent. Près de cette dernière ville, un bataillon russe a réussi à refouler l'ennemi qui avait occupé une portion de tranchée sur la rive ouest du fleuve.

Près des hauteurs, à l'ouest de la Lipitsa-Dolina, les détachements russes, ayant fait taire les batteries ennemies, ont délogé l'adversaire de plusieurs de ses positions. Un brouillard épais empêche des actions d'artillerie sur la Bystritsa.

Dans la région de Krivich, les éclaireurs russes et les plastons (cosaques à pied de Kouban) ont réussi une surprise contre le flanc et l'arrière-garde de l'ennemi et ont fait une trentaine de prisonniers.

FRONT DU CAUCASE. — Le 1^{er} novembre, deux de nos aviateurs se sont attaqués à de vastes cantonnements turcs, près de Ishak-Majdany, au nord-ouest de Nurik.

Près de Tykolan, au sud-est de Cholik, ils ont bombardé deux ponts sur l'Euphrate, près de Sagan.

Dans la région de Sakkin, les éclaireurs russes se sont emparés d'un troupeau de quinze têtes de bétail et d'un convoi d'avoine.

Pas de nouvelles du front de Transylvanie.

EN DOBROUDJA, rien d'important.

On fabrique aux Etats-Unis des sous-marins allemands

NEW-YORK, 2 novembre. — Le journal World de New-York publie la curieuse déclaration suivante :

Nous savons depuis longtemps que des pièces de sous-marins commandées par le gouvernement allemand sont fabriquées à Boston. Nous ne savons pas où se fait l'assemblage, mais nous espérons découvrir la base allemande qui, nous en avons la certitude, existe de ce côté-ci de l'Atlantique.

Un sous-marin allemand se promène dans les eaux suédoises

STOCKHOLM, 3 novembre. — Le Stockholm Dagblad annonce qu'un sous-marin allemand a été aperçu près d'Helsingfors la semaine dernière et qu'il a réussi à passer devant Sveaborg.

Un monument au caporal Pejot à Pétrograd

PÉTROGRAD, 3 novembre. — Le Conseil municipal a décidé de participer à la construction du monument érigé au caporal Pejot, tué par les Allemands la veille de la déclaration de guerre. Une souscription publique a été ouverte à laquelle le Conseil municipal a donné mille roubles.

Nouvelle avance italienne sur le Carso

Nos alliés emportent de nombreuses positions et font 3.500 prisonniers.

ROME, 3 novembre. — Commandement suprême. Sur le front de Giudlie, depuis Gorizia jusqu'à la mer, une lutte acharnée a continué hier avec de nouveaux succès pour nos armes, le long de l'apre lisière nord du plateau du Carso.

Après avoir repoussé pendant la nuit, de violentes contre-attaques de l'adversaire, les troupes inlassables du onzième corps d'armée ont assailli les nombreuses et solides défenses préparées par l'ennemi, dans la zone enchevêtrée à l'est de Veliki-Hribach et du mont Pecinka, zone riche en bois, en collines et en cavernes.

Rejetant l'adversaire de tranchée en tranchée, soutenant d'intenses bombardements et repoussant de violentes contre-attaques, les vaillantes troupes de la quatrième et de la quarante-cinquième division ont atteint l'importante ligne qui, du mont Fati (Fati Hrib) va par la hauteur cote 319 à la cote 229 sur la route de Castagnavizza à 700 mètres à l'ouest de cette localité.

Sur le reste du front, à l'est de Gorizia, et depuis Boscomala (Hudilog) jusqu'à la mer, nous avons conservé les positions atteintes le 1^{er} novembre, malgré d'insistantes attaques ennemies appuyées par des concentrations de feu d'une nombreuse artillerie.

Nous avons fait 3.498 prisonniers, parmi lesquels se trouvent 116 officiers, dont un commandant de régiment, et trois officiers supérieurs ; nous avons pris deux canons de montagne, beaucoup de mitrailleuses et un riche butin d'armes, de munitions et de matériel de guerre de toute sorte.

Pendant l'incursion aérienne effectuée par l'ennemi dans la soirée du 1^{er} novembre sur le Bassonzo, notre artillerie a abattu l'hydravion L-75. L'officier aviateur a été tué.

Hier soir, une escadrille ennemie a fait une nouvelle incursion dans la même zone. Nous avons abattu un autre avion.

Les pertes de l'armée autrichienne

ROME, 3 novembre. — La première journée de la nouvelle offensive sur le Carso a fait perdre à l'ennemi 15.000 hommes, dont un tiers de prisonniers.

Pendant la bataille, le 21^e régiment de landwehr autrichien a été presque entièrement détruit. L'état-major de ce régiment, trois chefs de bataillon et 1.500 hommes ont été faits prisonniers. Plusieurs bataillons d'autres corps ont été complètement anéantis.

La bataille continue avec un acharnement que le beau temps favorise. La faiblesse des contre-attaques et la manière désordonnée dont elles sont menées sont le témoignage d'une profonde démoralisation chez l'ennemi.

Les prochains objectifs de l'offensive italienne

ROME, 3 novembre. — Les Autrichiens avouent que les positions de Duino et de Comen sont devenues intenable. Une grande partie des fortifications de Comen a été détruite par l'artillerie italienne.

Toutefois, les Autrichiens se déclarent prêts à tous les sacrifices pour conserver Trieste, et ils espèrent que les Italiens n'oseront pas bombarder la ville ni ses environs.

[Comen est sur le Carso, à l'est des positions récemment conquises ; Duino est sur la côte du golfe de Trieste, au sud de Monfalcone.]

SUR LE FRONT DE MACÉDOINE

SALONIQUE, 3 novembre. — Des tirs d'artillerie et de mousqueterie ont eu lieu aujourd'hui sur deux des côtés du front serbe.

Les Serbes ont fait prisonniers un certain nombre de Bulgares et d'Allemands.

Le nouveau trait saillant de la situation est que les Allemands commencent à se rendre plus volontiers, dans l'impossibilité où ils sont de tenir contre l'artillerie des Alliés.

Tous les prisonniers manifestent un grand soulagement d'avoir échappé à la vie d'enfer des tranchées et ne cachent pas leur surprise d'être traités chevaleresquement par les Alliés. Les Bulgares se font remarquer par leur vif désir de faire bien comprendre aux Serbes que les prisonniers serbes sont bien traités par les Bulgares.

NOS VICTOIRES DEVANT VERDUN

Un article du Vorwaerts

BERNE, 3 novembre. — Dans le Vorwaerts du 2 novembre le colonel Gædke écrit au sujet de la situation militaire :

« La dernière semaine nous a montré combien nos adversaires français ont encore de forces intactes. Malgré leur offensive de la Somme, ils ont mené, le 24 octobre, au nord de Verdun, contre nos lignes, une violente attaque qui leur a procuré un succès tactique appréciable qu'il serait fou de ne pas reconnaître. Il est possible que le temps brumeux les ait servis, mais en tous cas l'attaque a été soigneusement préparée ; elle a été donnée par surprise et elle a été conduite avec bravoure et énergie et avec une force irrésistible sur un front de sept kilomètres et une profondeur d'au moins deux kilomètres ; cette attaque nous a enlevé les positions que nous avions conquises au prix de durs combats qui ont duré des mois. »

Le kronprinz quitte Verdun pour Brlin

LAUSANNE, 3 novembre. — Suivant une information d'Alsace, publiée dans les journaux de Bâle, le kronprinz est parti hier pour Berlin. On assure que sa visite est le résultat du développement des succès français devant Verdun.

La mission de M. Chaumet, député, à l'armée de Salonique

UN DÉTACHEMENT RUSSE VA OCCUPER LES NOUVELLES POSITIONS CONQUISES PRÈS DE FLORINA



AU QUARTIER-GÉNÉRAL ITALIEN. LE P^{CE} ALEXANDRE DE SERBIE (1) LE G^{AL} PETITI (2) LE G^{AL} SARRAIL (3) ET M^R CHAUMET (4) PASSENT EN REVUE LE POSTE DE GARDE

Sur tout le front qu'elle occupe, l'armée des Alliés que commande le général Sarrail ne cesse de progresser tous les jours. Hier encore, les forces britanniques enlevaient d'assaut le village puissamment fortifié de Barakli-Dzuma. Lors de la récente visite qu'il fit à Salonique en tant que président de la commission de la marine à la Chambre, M. Charles Chaumet, député de la Gironde,

put se rendre compte du merveilleux entrain des troupes et particulièrement du contingent français. En compagnie du général Sarrail, il parcourut tout le front, de la Strouma au lac Prespa, et le prince Alexandre de Serbie tint à lui faire lui-même les honneurs des premiers retranchements que ses soldats venaient d'arracher aux Bulgares sur le territoire serbe.

LA GUERRE SCIENTIFIQUE

L'hygiène au cantonnement

Depuis le début des hostilités, parmi les millions d'hommes qui vivent sur notre front, dans des conditions matérielles forcément rudimentaires, on n'a pas enregistré une seule épidémie grave. Ce résultat est d'autant plus digne de remarque que jamais guerre ne mit en ligne une masse d'hommes plus considérable et ne les fit combattre plus rudement.

On aperçoit bien les difficultés qu'il faut surmonter pour entretenir de vivres et de munitions des troupes aussi nombreuses, mais on ne pense guère à l'ingéniosité et à l'activité qui sont nécessaires pour faire régner parmi elles une hygiène satisfaisante, tant la propreté paraît aujourd'hui une chose naturelle et qui va de soi. Et cependant il n'y a qu'à considérer un instant la complication des services qu'entraîne l'hygiène



Un four crématoire pour les ordures

d'une grande ville moderne, qui se trouve dans la situation la plus favorable, pour apercevoir toute la difficulté du problème qui se posait ici et dont nos médecins et nos savants, aidés par les poilus, ont découvert promptement la solution.

Les unités séjournent des mois entiers aux mêmes endroits. Les débris et les immondices de toute sorte qu'elles rejettent s'accumuleraient en monceaux formant autant de foyers de prédilection pour les épidémies si l'on n'avait le moyen soit de les détruire, soit de les désinfecter. En effet, il ne faut pas songer à transporter ces ordures à plusieurs kilomètres en arrière pour les déverser dans les champs d'épandage ou les traiter dans des usines spéciales afin de les transformer en engrais. On ne peut procéder à l'épuration que sur place, en recourant à des méthodes simples et énergiques à la fois.

Dans ce domaine putride que constituent la paille de couchage hors d'usage, le fumier, les débris de nourriture, les vieux papiers, les eaux sales, la mouche est reine. Elle y dépose ses œufs, s'y promène sans relâche, s'en délecte, s'en repaît, s'en gave. Et, les pattes barbouillées des ignobles substances, elle va, en touche-à-tout, empoisonner le voisinage.

Dans cette lutte, les armes que nous avons à notre disposition sont le feu et les agents chimiques. Le premier est le purificateur par excellence, le plus sûr et le plus expéditif. Malheureusement il ne saurait servir partout ni dans tous les cas. Ainsi il est impossible de l'appliquer aux fumiers qu'entassent les paysans pour engraisser leurs cultures. Il va de soi qu'on ne peut en faire usage pour les eaux sales ou les lieux d'aisance. Il faut alors le remplacer par des produits chimiques facilement accessibles et d'un prix modique.

Lorsqu'on veut obtenir une incinération complète des débris, on construit en pleine campagne un four crématoire, de préférence dans un endroit assez écarté, de façon à ce que les mauvaises odeurs que dégage la combustion ne viennent pas empuantir l'air que respirent les troupes.

Ce four est creusé dans la terre. Seule une cheminée carrée ou rectangulaire, en briques, émergeant du sol, le signale à quelque distance à l'attention. On y accède par une tranchée longue de quelques mètres. Il a un tirage direct, excellent, et ses flammes dévorent rapidement tout ce qu'on y jette. Les premiers jours de sa mise en marche il répand alentour des odeurs méphitiques qui

viennent de ce que la terre formant les parois est encore mal séchée et donne, au contact des débris en ignition, des composés chimiques nauséabonds. Après quelque temps, lorsque la terre a perdu toute son humidité, cet inconvénient disparaît complètement.

Ces fours sont très nombreux à proximité des cantonnements. Ils ne chôment pas. On ferait une petite montagne des tonnes de débris qu'ils ont réduites en cendres.

Le fumier est un lieu d'élection pour les mouches. Elles s'y installent à demeure et ne tardent pas à y pulluler. Il est donc indispensable de détruire les larves qui s'y nourrissent, mais il faut aussi prendre garde de ne pas porter atteinte aux principes fertilisants. Dès le début des opérations l'autorité militaire a pris la sage mesure de faire supprimer le plus possible les tas de fumier dans les villages où nos troupes cantonnaient.

Mais, en quelque endroit qu'il se trouve, le fumier, s'il n'est pas soumis à des mesures préventives, constitue un danger permanent. Différents traitements chimiques ont été préconisés pour le désinfecter. La plupart de ces procédés, quoique doués d'incontestables qualités, se heurtent toutefois à l'un des écueils suivants : action corrosive qui s'attaque à la substance nourricière, prix de revient excessif, influence pernicieuse sur les plantes. Ainsi le borax, qui est le meilleur et le moins coûteux des larvicides, et n'influe aucunement sur la fermentation, peut cependant nuire aux cultures.

La meilleure préparation paraît être celle de l'ellébore blanc ou vert. La poudre de la racine, à raison de 600 grammes dans 120 litres d'eau, tue toutes les larves contenues dans un mètre cube de fumier. Elle ne diminue en rien sa valeur fertilisante et n'exerce aucune action nocive sur la croissance des végétaux.

Mais pour débarrasser le fumier des larves de mouche, le système qui semble de beaucoup préférable et qui devrait être généralisé, est celui qui consiste à les noyer. Voici en quelques mots les principes sur lesquels il s'appuie et comment il fonctionne :

Le fumier est le siège de vives fermentations. Sous l'action des microbes anaérobies, de l'acide carbonique et d'autres gaz irrespirables y prennent naissance. Ces phénomènes se produisent avec le plus d'intensité dans la partie centrale du fumier. Aussi les asticots fuient-ils pour aller se réfugier dans les régions périphériques d'où ils ne tardent pas d'ailleurs à s'échapper pour tomber à terre et s'y enfoncer. On a de plus remarqué qu'une certaine humidité, se combinant aux conditions précédentes, hâtaient encore cette émigration. Aussi a-t-on eu l'idée d'étaler les couches successives de fumier sur un plancher à claire-voie, qui repose par quatre pieds en bois sur un bassin bétonné rempli d'eau et percé à un de ses angles d'un orifice qui permet l'écoulement dans une citerne également en béton, où est installée une pompe à purin. Le premier jour, on arrose le fumier avec de l'eau ordinaire. Lorsque le purin commence à couler en assez grande abondance dans la citerne, on se sert de ce dernier liquide. Les larves en fuite, au lieu de rencontrer la terre, viennent se noyer dans le bassin ; on a soin d'étendre sur l'eau stagnante du bassin et de la citerne une nappe de pétrole afin d'empêcher le développement des moustiques.

L'installation des lieux d'aisance demande de même à être surveillée de près. Les mouches sé-



Travail pour l'écoulement des eaux sales sur le front

journer par myriades sur les excréments, y pondent, se chargent de germes pathogènes tels que les microbes de la fièvre typhoïde et de la dysenterie, qu'elles vont ensuite distribuer sur les aliments, les linges, les vêtements dans les tentes, les baraquements, les cantonnements et les ambulances.

Les latrines les plus faciles à établir dans ce cas sont les feuillées. Ce sont des sortes de sillons que l'on creuse assez profondément. On doit autant que possible les désinfecter quotidiennement en y versant de l'huile de schiste, du lait de chaux ou du pétrole. Lorsqu'une feuillée est hors d'usage, on y répand de la chaux, puis on la recouvre d'une épaisse couche de terre.

Dans certains régiments on préfère, avec raison, creuser des fosses recouvertes d'un plancher. Plus profondes qu'étendues, elles offrent une moindre surface à l'infection et l'on peut y répandre plus facilement des antiseptiques.

A cet égard, le lait de chaux constitue un produit peu coûteux et d'une manipulation aisée. Il exerce en même temps une action très vigoureuse.

On prépare le lait de chaux de la façon suivante : on concasse de la chaux fraîchement cuite, puis on en dépose les morceaux dans un vaste récipient, et on les arrose d'eau. Après un violent bouillonnement, ils se réduisent en poussière. On prend alors un litre de cette poudre, auquel on ajoute, par petites doses, 3 litres d'eau, en ayant soin de remuer constamment le mélange. Dans le cas où l'on ne peut se procurer de la chaux vive, on n'a qu'à verser trois litres d'eau sur un litre de chaux éteinte.

Ce lait de chaux, ainsi obtenu, peut être utilement employé pour désinfecter les caves, les tonneaux qui reçoivent les débris, les ardures de toute sorte, ainsi que les eaux grasses. Le lait de chaux doit rester au moins vingt-quatre heures en contact avec les matières ou les liquides à neutraliser. Lorsque les tonneaux sont vidés, il est préférable de les enduire de lait de chaux à l'intérieur et à l'extérieur.

Enfin, sur le front, les poilus sont souvent obligés de se livrer à des travaux de terrassement assez importants pour assurer l'écoulement des eaux sales.

Pour terminer, il est intéressant de signaler que M. J. Godart, le sous-secrétaire d'Etat du Service de Santé, a eu l'heureuse idée de créer des équipes sanitaires spécialement préposées à l'application de ces mesures hygiéniques.

C'est certainement en partie grâce aux soins et même à la coquetterie qu'apporte notre armée à faire sa toilette quotidienne qu'elle fait preuve depuis tant de mois longs et cruels, d'une aussi admirable santé physique et morale.

Les difficultés alimentaires de l'Allemagne

ZURICH, 3 novembre. — Le fait suivant est significatif des difficultés d'une alimentation rationnelle en Allemagne, même lorsqu'il s'agit des ouvriers qui travaillent dans les usines de guerre.

La municipalité de Berlin a obtenu de M. von Batocki, dictateur aux vivres, une provision de 300 barils de harengs destinés à l'alimentation des ouvriers travaillant dans les usines de munitions, dont la ration de vivres n'est pas suffisante. Seuls, les ouvriers employés à des travaux particulièrement fatigants peuvent recevoir leur part de harengs sans être munis d'une carte spéciale, sur la simple attestation du directeur de l'usine.

Les perspectives de l'hiver qui s'avance sont aussi sombres que possible. Le ravitaillement en pommes de terre est en danger.

L'administration municipale de Berlin avait promis de livrer, cet hiver, 150 livres de tubercules à chaque habitant. Ces quantités avaient, dans beaucoup de cas, été payées d'avance. Mais voilà que l'administration ne peut faire face aux commandes. Elle va rendre l'argent et revenir à l'ancien régime : une livre de pommes de terre par personne et par jour.

L'Allemagne inaugure les bons de vêtements

ZURICH, 3 novembre. — Selon le *Lokal Anzeiger*, la vente des étoffes, des habits, des confections, etc., vient de subir, en Allemagne, une nouvelle restriction. Dorénavant, on ne pourra plus acheter ces articles sans un bon des autorités compétentes auxquelles on devra soumettre les habits usagés, et qui devront décider si ceux-ci doivent être remplacés par des habits neufs.

La nouvelle ordonnance, qui impose des tarifs à la vente des vêtements et même des parties de vêtement, est entrée en vigueur le 2 novembre.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

NICE L'OFFICE DE LA COTE D'AZUR renseigne sur tout p^r tout séjour t. p. r. Publicité générale, Edit. de LA COTE D'AZUR, revue mond. publiant liste des hivern.

SUR LA COTE VERMEILLE

VERNET-LES-BAINS (Pyrén.-Orient.) Station hivernale. Climat doux sec. Eaux sulfureuses. HOTEL PORTUGAL ouvert. Grand confort. Villas à louer. — SÉNÈGRE, directeur.

ACHETONS TRÈS CHER COMPTANT

TOUTES VOITURES ET CAMIONS
Paris-Province



100 Voitures récentes
A VENDRE

VENTES SPORTIVES, 15 Av. de la Révolte, NEUILLY-SUR-SEINE

PNEUS A GORGES
PALMER
CRÉATEURS DE LA CHAPE TROIS NERVICES

24, boulevard de Villiers, Levallois-Perret (Seine)

Pour assainir la bouche,
Raffermer les dents déchaussées,
Calmer les gencives douloureuses,
le **Coaltar Saponiné Le Beuf**
est un produit de premier choix.

Se méfier des imitations que le
succès de ce produit bien français a
fait naître.

DANS LES PHARMACIES

Ce Soir avant le repas
un **GRAIN de VALS**
résultat demain matin

PRODUIT FRANÇAIS RECONNU

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Voluzard.

Publications LAROUSSE

paraissant
aujourd'hui

Larousse mensuel illustré

Le seul périodique véritablement encyclopédique
(Numéro de Novembre, 90 cent.)

La France héroïque et ses Alliés

Le plus bel ouvrage publié sur la guerre
(Fascicule 18, 1 franc.)

Qui? Pourquoi? Comment?

La merveilleuse Encyclopédie de la Jeunesse
(Numéro 17, 75 cent.)

Les Livres roses de la Guerre

(Numéro 189, 10 cent.)
Les plus charmantes lectures pour la jeunesse

LIBRAIRIE LAROUSSE

13-17, rue Montparnasse, PARIS (6^e)
(chez tous les libraires et dans les gares).

AU LOUVRE

PARIS

LUNDI 6 NOVEMBRE

PARIS

FOURRURES ROBES ET MANTEAUX

Journée des Soieries

— Eh bien! général, j'attendrai.

Et elle pénétra dans la chambre où le capitaine Haldemart causait avec Jacques de Saint-Priet, tandis qu'André Delleville restait à peu près silencieux.

Dans son cabinet, le général revenait, le visage crispé, à Besse, retourné au bureau :

— Qu'avez-vous dit?... Qu'avez-vous dit à propos d'Haldemart?... Il n'est pas un traître?...

— Un espion... Voilà sa fiche!

Et l'agent, le contre-espion Hector Besse, présentait au vieillard, maintenant muet, un papier que celui-ci, assis à sa place devant son bureau, lut sous la lampe.

A peine sa main tremblait-elle lorsqu'il le rendit à celui qui venait de le lui passer.

Et, d'une voix sans intonation :

— Un de mes officiers d'ordonnance...

— Ah! général, la pépinière est de celles qui en fournissent partout!... Il en est sorti de nos écoles, voire et surtout de nos écoles militaires... Pas difficiles à créer, les états civils : fils d'Alsaciens-Lorrains ayant opté pour la France, ou même d'étrangers naturalisés Français... C'est la pléiade officielle... Les parents sont Allemands, voire Allemands de l'Amérique du Sud, de l'Amérique du Nord... ou d'ailleurs, fût-ce de Berlin... Le faux est érigé en principe et l'espionnage est une gloire... Nos surprises vont seulement commencer... Quitte à faire du zèle, il faut mettre le grappin sur les suspects... Or, pour celui-là, c'est prouvé... J'ai frappé dans la mare à grenouilles, il en sortira bien d'autres révélations... Et ici, dans les Ardennes, général, et fréquentant votre maison... de soi-disant Américains...

Besse s'arrêta.

Le colonel Bertholle s'exclama :

— Nommez-les!

Comme le détective hésitait, lui se pencha sur le général, montrant la porte de la chambre :

— Mrs Clearck.

Le vieux soldat reçut au cœur un coup peut-être aussi violent que celui qui le frappait quelques heures plus tôt pendant la communication téléphonique.

Mais il devait tout surmonter.

Il y avait au-dessus de ce qui l'atteignait personnellement la question du pays, la grande question devant laquelle tout homme s'oublie et se sacrifie, qu'il porte ou non une épaulette.

Il se remit à arpenter son cabinet; un moment courbé, puis, reprenant son attitude énergique et froide, buste en arrière, tête haute, il s'arrêta en face des deux hommes, qui ne le quittaient pas des yeux.

— D'abord, dit-il, finissons, au sujet d'Haldemart... Depuis seulement trois mois, il s'est fait admettre parmi mes officiers d'ordonnance... ponctuel, intelligent... avec des élans qui ne sortaient point de la réserve professionnelle. Des notes parfaites... toute ma confiance.

— Mon général, fit Besse, vous aviez eu des fuites?

— Des fuites, il y en a toujours... ailleurs aussi...

— Mais, surtout depuis Sarajévo...

— Ma méfiance ne s'est jamais portée sur mon entourage.

— Bien entendu!... Ce qui fait la force de l'espionnage allemand, c'est de pénétrer d'audace où il a intérêt de pénétrer... C'est de s'implanter de façon à écarter justement l'ombre même du soupçon... en visant toutes les classes et toutes les professions... Nous avons eu des bonnes ou gouvernantes qui ont élevé deux générations de petits Français auxquels elles étaient dévouées, en tant que bonnes et gouvernantes; malgré cela, elles renseignaient leur office, là-bas...

— Soit... pourtant... pas fatalement. Alors, notre confiance, malgré tout, fut un crime.

— Presque, fit le colonel Bertholle.

Puis, tournant le coin du bureau, pour saisir les deux mains de son vieil ami, et les serrer avec toute la force du sentiment qui l'emplissait :

— Nous arrivons à temps!... Au dernier moment j'ai pu prendre le rapide avec Besse... A Sedan une auto était à notre disposition... elle va nous reconduire à Paris, emmenant Haldemart...

— C'est-à-dire, rectifia le policier, que vous retourneriez à Paris, mon colonel, avec le capitaine et l'agent qui nous accompagne depuis la rue Saint-Dominique et qui est au volant... Si le capitaine ne se doute de rien, ne vous adjoignez personne officiellement... Autrement, que l'arrestation ait lieu immédiatement... que ce soit entre deux gardes qu'il rentre au ministère ou qu'on le conduise au Cherche-Midi.

Avant de recevoir une réponse, Hector Besse conclut :

— Peut-être vaudrait-il mieux ne mettre le grappin dessus que lorsqu'on en aura tiré de quoi découvrir d'autres mares à grenouilles où il n'y a qu'à taper... Moi, je ne quitte pas la contrée avant de savoir à fond ce que rassemble au juste d'Allemands se disant Américains, Suisses ou Alsaciens l'entreprise minière et métallurgique ayant comme raison sociale : F.-G. Alhen et Cie... A la justice militaire de décider ailleurs...

— Que feriez-vous si vous étiez la justice militaire? interrogea le colonel Bertholle.

— Avant de coller l'espion au mur, j'en tirerais, je le répète, tout ce qu'on en pourrait tirer... Pour commencer, mon colonel, je ne laisserais rien soupçonner à Haldemart... Le général le renverrait simplement à Paris en le faisant profiter de votre auto pour une mission au ministère.

— Je ne suis guère l'homme d'une pareille dissimulation.

— Moi non plus, fit M. de Saint-Priet.

(A suivre.)

LA VICTOIRE ITALIENNE SUR LE CARSO



POINT D'ARRIVÉE D'UN FUNICULAIRE



L'ORGANISATION DE NOUVELLES POSITIONS CONQUISES

On sait que nos alliés italiens ont remporté, il y a deux jours, une de leurs plus brillantes victoires. Après une préparation d'artillerie, à laquelle l'ennemi répondit « sans conviction », les troupes du général Cadorna ont emporté une ligne des défenses puissamment organisées et obligé les Autrichiens à se retirer sur leur troisième ligne. C'est là un remarquable résultat stratégique qui rappelle et à certains égards dépasse celui des opérations si bien menées par les Italiens il y a trois mois.